

011 166

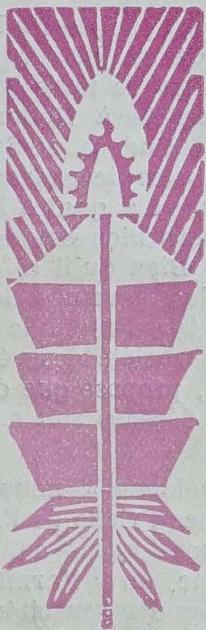


NOTRE POLOGNE



REVUE MENSUELLE POUR LA JEUNESSE

Directrice	RÉDACTION ET ADMINISTRATION	Abonnements
ROSA BAILLY	LES AMIS DE LA POLOGNE	Les abonnements partent d'octobre
	16, Rue de l'Abbé-de-l'Épée, PARIS (5 ^e)	France : 3 fr. par an
	Comptes de Chèques Postaux : Paris 880-96	Pologne : 2 zlotys
	Téléphone : Odéon : 62-10	



LE COMMANDANT PILSUDSKI EN 1915



Comment s'élève le Tumulus du Maréchal Pilsudski

Nous sommes à Cracovie.

Avec nous, devant nous et derrière nous, d'autres vont. Des automobiles et des charrettes nous dépassent ou nous accompagnent.

Ce ne sont pas là des gens qui ont quitté la ville pour aller respirer le bon air de la campagne. Une autre pensée les guide, la même pour tous : « au Sowinieć ».

Prenons ce petit chemin tournant, et bientôt apparaîtra devant nos yeux la base du futur tertre ou tumulus.

Le mâât, très haut, se détache sur le ciel. A mi-hauteur flotte un drapeau blanc-rouge cravaté de crêpe.

Aux alentours règne une grande animation. Une dame pousse devant elle une brouette pleine de terre. La dame est rouge, fatiguée, mais si contente qu'elle rayonne.

Derrière moi, marchent un officier, puis une dame, puis une jeune fille portant péniblement un grand panier, un sergent, un gros monsieur, et ainsi de suite. Ils ne sont pas très nombreux pour le moment : à peine quelques dizaines. Mais ils travaillent avec une admirable ardeur. Ils travaillent pour l'éternité.

Voici maintenant un tout petit garçon, qui a peine à soulever la lourde bêche, et qui transporte cependant quelques pelletées de terre dans une corbeille. Plus loin, une mignonne petite fille se tient à la brouette que pousse son papa. Elle croit bien aider celui-ci. Elle a peut-être bien cinq ans, cette petite fille. Mais quand les années auront passé, quand ses cheveux seront devenus gris, elle racontera à ses proches rassemblés autour de la grand'mère que le surlendemain de l'enterrement du Maréchal, elle a transporté de la terre à son tertre. Et ce sera vrai, quoi qu'elle n'ait fait que se tenir à la brouette poussée par son papa.

Un peu plus loin, c'est encore un papa avec son petit garçon. L'enfant n'a pas plus de quatre ans, et le père l'a amené dans sa petite voiture de bébé. Mais arrivé au tertre, il a mis le petit sur ses pieds, a rempli son panier de terre, et a versé la terre dans la voiture. Et, le père poussant la voiture pleine de terre, et le petit garçon suivant son papa, ils sont partis en haut. L'enfant, bien entendu, « aide » son papa en poussant lui aussi le véhicule. Arrivé au sommet, le père verse la terre, essuie soigneusement la voiture, y replace son fils et repart tranquillement.

Les brouettes manquent : il faut faire la queue pour en obtenir une. Le meilleur moyen est encore de s'entendre avec quelqu'un qui a déjà sa brouette. Mais il faut attendre :

— Bien, je vous la laisserai. Mais je veux faire encore deux voyages.

Tous ces gens travaillent avec un tel cœur, une telle ardeur !

Le Directeur des Travaux, le capitaine Kozminski, nous dit : « Si un tiers de la population polonaise transportait cent corbeilles en haut, le tertre serait fini ».

Donc, onze millions de personnes doivent porter cent corbeilles ; en somme, il faut pour bâtir le tertre un milliard cent millions de corbeilles ! Cela vous donne une idée de la grandeur de ce monument.

Jusqu'ici, on a relativement fait beaucoup. On a porté 40.000 mètres cubes de terre. Il en faut encore 110.000 ; puis, il faudra niveler les alentours du tertre, élever un mausolée, disposer un square, et tout sera prêt. Nous avons encore beaucoup à faire. Mais nous ne doutons pas d'arriver au but.

Non loin du tertre, s'élève un pavillon de bois dans lequel se trouve une maquette du futur monument. Cette maquette permet de se rendre compte des dimensions imposantes de l'ouvrage.

Le 25 mai, sera ouvert un bureau de poste qui vendra des timbres-poste spéciaux pour ceux qui ont travaillé au tertre. Ces timbres ne pourront être vendus ailleurs.

Certains détails permettent d'affirmer que la Maréchale Pilsudska a travaillé elle aussi au tertre, ainsi que ses filles. Ces dernières ont transporté chacune deux corbeilles de terre, de même que les généraux. Dans le registre où s'inscrivent tous ceux qui ont travaillé, nous voyons deux signatures : Wanda Pilsudska, Jadwiga Pilsudska.

Les filles du Maréchal ont donc transporté quatre corbeilles de terre. Ce n'est rien en comparaison des quantités amenées de la Pologne entière ; demain, ces quelques grains de terre disparaîtront sous d'autres. Mais il en restera le souvenir, et deux signatures dans un livre d'or.

Un uhlan du 4^e régiment de uhlands de Radom, Jean Szafranski, est venu à pied de sa ville à Cracovie, portant sur ses épaules sept kilos de terre pris sur le tombeau des Légionnaires enterrés à Radom. Cette terre a été placée sous scellés à Radom, et Szafranski, se faisant inscrire à tous les postes de passage qu'il a trouvés sur son chemin, est arrivé à quatre heures du matin à Cracovie. Cette terre sera bien entendu répandue sur le tertre du Maréchal. Bien qu'il ait les pieds gonflés par son voyage, le uhlan a refusé de prendre du repos et s'est immédiatement rendu sur le Sowinieć.

Le « Vétéran », organe de la société des vétérans de l'armée polonaise en Amérique, propose que de la terre des tombeaux de ses membres décédés soit envoyée au Tertre du Maréchal.

Et nous, les « Amis de la Pologne », nous emporterons là bas de la terre de France ! Celle de l'Artois, où tant de volontaires polonais sont morts en 1915 pour la France ; celle de Champagne, où « l'armée bleue » polonaise, l'armée de la Pologne ressuscitée, a combattu avec nous en 1918 ; celle des mines du Nord, dont les ouvriers polonais ont fait la prospérité après la guerre ; celle des plaines du Midi qu'ils ont cultivée ; celle des tombeaux des proscrits... Nous irons en pèlerinage déposer cette terre sacrée sur le Tertre consacré à celui qui a ressuscité la Pologne, Joseph Pilsudski.

Baska de Mourmanie

L'héroïne de mon histoire est née dans l'Océan Glacial, à 250 mille marins de la terre gelée, sur un gros glaçon qui glissait comme un radeau de cristal sur le courant tranquille de la mer polaire.

Sa mère était une magnifique ourse blanche de 2 m. 69 de hauteur, qui avait une splendide fourrure semblable à de la neige. Baska vint au monde avec une jolie toison blanche et un petit museau où lui-saient des dents aiguës, saines et fortes comme celles d'un jeune chien ; et ses pattes, dont les griffes n'étaient pas encore poussées, étaient admirablement faites pour la nage.

Le jour même de sa naissance, elle passa par de grandes émotions : le glaçon sur lequel la mère et la fille s'étaient réfugiées, ballotté par les vagues en furie d'une mer brusquement soulevée par le vent, se fendit soudain avec un grand bruit, et les deux ourses, précipitées à la mer, n'eurent que la ressource de nager vers la terre la plus proche — bien lointaine, hélas ! — Baska, cramponnée de toute la force de son petit museau aux flancs de sa mère, qui luttait contre les vagues et ajoutait son hurlement à celui de la tempête, ayant refermé ses petits yeux encore mal ouverts sur le monde, flottait comme une pauvre chaloupe tirée par un gros bâtiment. Dès son entrée dans la vie, elle connut ainsi ce qu'est une grande frayeur.

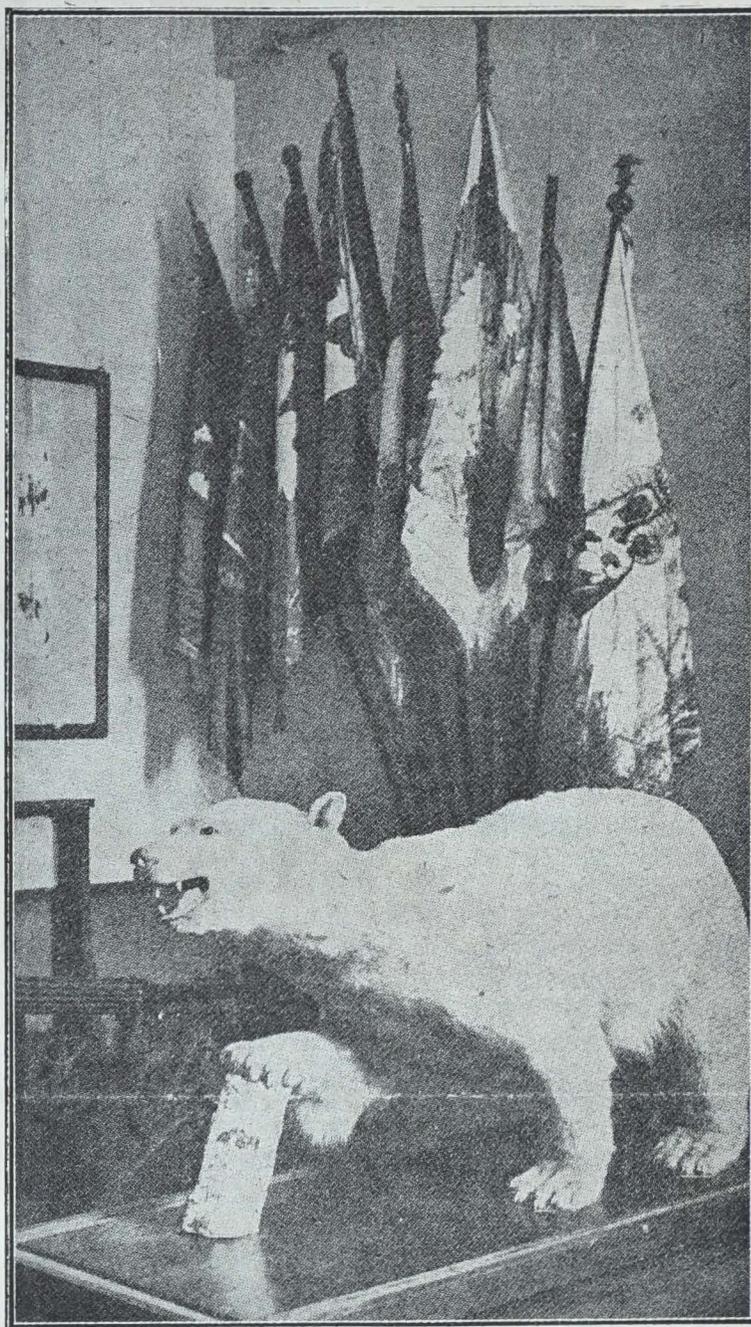
Après quarante heures d'une lutte épique contre l'eau, le vent et la distance, elles arrivèrent enfin heureusement à la terre ferme tant espérée.

Huit jours après commençait l'éducation de Baska.

Le programme de cette éducation ne comprenait du reste que deux matières : la chasse et la nage.

Baska, comme beaucoup de personnages qui devinrent plus tard célèbres, ne montra d'abord que de médiocres capacités et une ardeur très mesurée pour l'étude. Elle faisait plutôt l'effet d'un enfant entêté et peu développé. Aussi, sa mère la bourrait-elle de claques, mais de claques d'ourse comme vous pouvez vous l'imaginer, des claques qui auraient réduit en poussière vos bancs d'école. Aussi Baska hurlait comme si on lui arrachait la peau. Ce système eut d'ailleurs du bon, car la petite ourse se mit au travail et fit bientôt de surprenants progrès. Elle apprit d'abord à chasser le phoque. C'était plaisir de voir avec quelle grâce et quelle habileté elle rampait vers sa proie en cachant son petit nez noir, tache sombre qui aurait pu la trahir dans cette blancheur, d'un geste gracieux de sa patte fourrée. Elle apprit aussi à nager ; et là, elle montra vraiment des dons surprenants. L'École de Nage était située dans une petite baie qui dégelait pendant quelques jours chauds en août. Les mamans ourses profitaient de ces quelques jours pour lancer leurs petits dans l'eau verte, pendant qu'elles-mêmes, semblables à des matrones, assises sur la berge, regardaient avec attendrissement les évolutions nautiques de leur progéniture.

Dans ces exercices, Baska était incomparable. Personne ne savait plonger comme elle. De son dos blanc elle fendait l'eau profonde, faisant un grand jet d'eau écumeuse, pareille à une mousse de sucre, et s'enfonçait rapidement, comme une pierre. Puis, elle repa-



BASKA (au Musée de l'Armée)

raissait et se balançait mollement sur les eaux bleues, petite boule de neige semblable aux bonshommes que font les enfants dans la campagne.

(Baska devient de plus en plus raisonnable et savante. Mais un jour, elle commence à s'ennuyer et à rêver de pays lointains. Un soir, elle se jette à la mer du côté d'où vient le soleil. Elle se laisse emporter par le courant et se trouve bientôt en plein Océan.)

Or, cela se passait au printemps de 1919. Archangels, dans la mer Blanche, était occupé par les Puissances de l'Entente qui voulaient combattre les Bolchewicks en attaquant la Russie du Nord. Il y avait là des marins de presque tous les pays du monde, et parmi eux, naturellement, des Polonais. *(Un officier polonais a acheté Baska à un paysan samoyède qui l'avait capturée et l'avait amenée au marché pour la vendre. Son histoire continue maintenant à Archangels.)*

L'officier marchait dans les rues, tenant au bout

d'une chaîne son étrange pupille. Baska, pénétrée de son importance, allait la tête haute et marchait délicatement sur la neige. (*Le Polonais rencontre un officier italien qui tient en laisse un superbe renard bleu. Baska veut faire connaissance avec l'animal*). Baska s'approcha du renard et examina avec curiosité cette fourrure d'une couleur inconnue pour elle. Mais le renard, flairé par ce monstre blanc, fut pris d'une frayeur atroce, et tira brusquement sur sa laisse que le bersaglieri avait attachée au bouton de son manteau. Celui-ci, incliné pour chercher son monocle qu'il venait de laisser choir, ne put garder l'équilibre, et pendant que le renard s'enfuyait avec la laisse, le bouton et un morceau du manteau arraché, il tomba à quatre pattes. Baska, déjà outrée de la fuite impolie du renard, regarda ce quadrupède à l'allure provocante qui s'agitait à ses pieds avec une familiarité vraiment déplacée, et sans façon, elle planta ses griffes dans les plis de son pantalon et tira de toutes ses forces.

L'Italien, effrayé, commença à pousser des cris de terreur auxquels Baska répondit par des rugissements. Que serait-il arrivé si son maître n'avait forcé Baska à lâcher prise à force de coups de bâton ! L'Italien se redressa ; mais, hélas ! un morceau de son pantalon était resté dans la bouche de Baska, qui le conservait comme un trophée. L'Italien jeta un regard foudroyant au maître de Baska, rattacha son manteau, tira son portefeuille, et prit une carte de visite qu'il donna au Polonais. Celui-ci mit tranquillement la carte de visite dans sa poche en disant : « Enchanté de faire votre connaissance, au revoir, capitaine. » Et il partit avec Baska, qui tenait toujours dans sa gueule le morceau du pantalon du malheureux Italien.

(*Baska eut encore bien des aventures qu'il serait trop long de vous raconter ici. Enfin, par un ordre du jour du commandement en chef, elle est comprise dans le Bataillon de l'Armée Polonaise en Mourmanie, nommée « Fille du Régiment » et comptée, pour le ravitaillement, comme faisant partie de la compagnie des carabiniers*).

C'est alors que commença la période la plus glorieuse de l'existence de Baska. Née sous le signe de l'étoile Polaire, elle continua son existence sous celui de Mars.

On avait confié Baska au caporal Smorgonski. Avant la guerre, Smorgonski était cordonnier, et Baska était le premier ours qu'il ait vu de sa vie. Dans l'armée polonaise, il instruisait les jeunes recrues.

Un jour, l'adjudant le fit venir. « Caporal, lui dit-il, à partir de demain, vous instruirez seulement Baska. En quinze jours elle doit savoir tout ce qu'une ourse convenable peut apprendre dans l'armée polonaise. Rrrrompez ! »

— Bien, m'n'adjudant, répondit Smorgonski, en prenant la chaîne de Baska.

Des jours difficiles commencèrent pour la pauvre Baska. Son nouveau mentor se montra encore plus exigeant que ne l'avait été sa mère ! La pupille ne montrait pas le moindre amour-propre et le moindre désir de devenir une ourse digne de l'armée polonaise ; par contre, son tuteur avait de l'amour-propre pour deux. Il décida que son élève marcherait sur deux pattes, au pas gymnastique, en mesure, en suivant la musique qui jouait les jours de cérémonie. Et il tourmenta tant la malheureuse bête qu'il arriva à ses fins. Nous ne dévoilerons pas ici les moyens que le

caporal Smorgonski employa pour arriver à ce magnifique résultat : ces moyens étaient un peu durs. Mais enfin, le but qu'il poursuivait les justifiait. Et quand la pauvre bête jetait de trop hauts cris aux coups de bâton que son professeur lui assénait sur les côtes, il lui disait avec attendrissement : « Ferme ta gueule, bétasse ! C'est pour ton bien que je te frictionne les côtes. Tu sauras des choses qu'aucun ours n'a sues avant toi... »

C'est lui, d'ailleurs, qui, le premier, l'appela Baska (*Le temps passe ; le bataillon doit revenir en Pologne. Les hommes s'embarquent pour Dantzig ; bien entendu, Baska est avec eux*).

Les hommes chantaient en chœur la chanson préférée des Mourmaniens, une « Lamentation » composée autrefois par le commandant Szul, mort depuis.

Baska écoutait le chant, assise à quelque distance sur un paquet de cordages, et dans les moments les plus lyriques, elle joignait son hurlement au chœur des soldats.

La section mourmane retournait au pays, après un an et demi de luttes dans les marais et les forêts de la Russie septentrionale. C'étaient des soldats courageux, ne craignant pas la mort, qui s'étaient couverts de gloire, et que le commandant anglais appelait les « Lions du Nord ». Ils allaient de Mourmanie en Pologne par l'Angleterre, où ils furent reçus royalement. Baska accompagna partout la section, fut de toutes les fêtes. Elle était fière de ses Polonais, mais elle était aussi suffisamment contente d'elle-même. Les gens s'étonnaient, en voyant cette terrible bête exotique, apprivoisée comme un chien.

Quand le capitaine du bateau annonça que, dans une heure, la côte polonaise serait en vue, Smorgonski, qui n'avait encore jamais été en Pologne (car il était né en Russie) affirma qu'il « rentrait au pays » et dit à sa compagne : « Tu vois, Baska ! Nous revenons en Pologne ! Je te l'avais bien dit. Réjouis-toi, imbécile ! Est-ce que tu sais seulement ce que c'est que la Pologne ? C'est un pays où tout le monde parle polonais dans les rues. C'est notre terre maternelle. Un très beau pays, Baska ! »

Et dans sa joie, il embrassa Baska sur son petit nez noir ; et Baska lui passa sa langue chaude sur tout le visage...

Après le débarquement à Dantzig, la section, au complet, y compris Baska, se rendit à Modlin pour se reposer pendant quelques jours. Puis il fallut se préparer à aller à Varsovie pour se présenter au Chef de l'Etat.

Ce fut un jour mémorable. La foule se pressait aux alentours de la Gare de Vienne pour saluer les soldats que précédait la gloire d'une légende militaire telle que la Pologne n'en avait pas connues depuis Saint-Domingue.

Musique en tête, marquant le pas, le Bataillon marcha vers la Place de Saxe. Baska, consciente de l'importance du moment, marchait à côté de Smorgonski, ne regardant pas autour d'elle et ne s'étonnant de rien ; car c'était déjà une personne tout à fait bien élevée. La foule suivait les soldats. En un clin d'œil, on sut le nom de la bête, et ce nom, murmuré de bouche en bouche, arriva jusqu'à ses oreilles. Alors, elle, s'entendant appelée par des milliers de bouches, perdit vraiment la tête et se demanda si en vérité, c'était elle, qu'on tenait au bout d'une chaîne,



PORTRAIT DE JOSEPH PILSUDSKI

ou si plutôt ce n'était pas elle, cette Baska célèbre, qui conduisait ces trois cents hommes devant elle.

Ils arrivèrent ainsi à la place de Saxe (1).

Après la messe en plein air et de longs discours de généraux et d'évêques que Baska écouta avec indulgence, arriva le moment où le bataillon dut défiler devant le Chef de l'Etat.

Le Chef de l'Etat, le Maréchal Pilsudski, plut beaucoup à Baska. Elle ne l'avait jamais vu auparavant ; mais elle reconnut au premier coup d'œil que cet homme de haute taille, dans son simple manteau gris, avec ses sourcils broussailleux et sa grande moustache, était un personnage important, plus important encore, que Smorgonski, qui la tenait, elle, Baska, attachée par une chaîne, et qui lui avait appris par le fer et par le feu les bonnes manières ; plus important même, que le chef de la Division, qui faisait peur à Smorgonski, et, ma foi ! plus important qu'elle-même,

Baska, qui était pourtant le point de mire de tous les yeux ! Quand le Chef de l'Etat voulut la caresser, sans y réfléchir, tout naturellement, Baska tendit sa patte, tandis qu'elle faisait une révérence cérémonieuse dont la plus élégante dame d'honneur de la Cour aurait pu être fière. Baska et le Chef de l'Etat se sourirent, enchantés l'un de l'autre.

Ensuite, Baska laissa sortir de son museau un petit morceau de langue rouge d'un superbe amarante, qui faisait tache au milieu de la blancheur éclatante de sa fourrure.

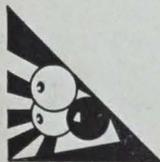
Elle voulait ainsi manifester, en présence des autorités et des diplomates étrangers venus pour la cérémonie, qu'elle appartenait bien, désormais, à la Nation Polonaise et entraînait dans son Histoire.

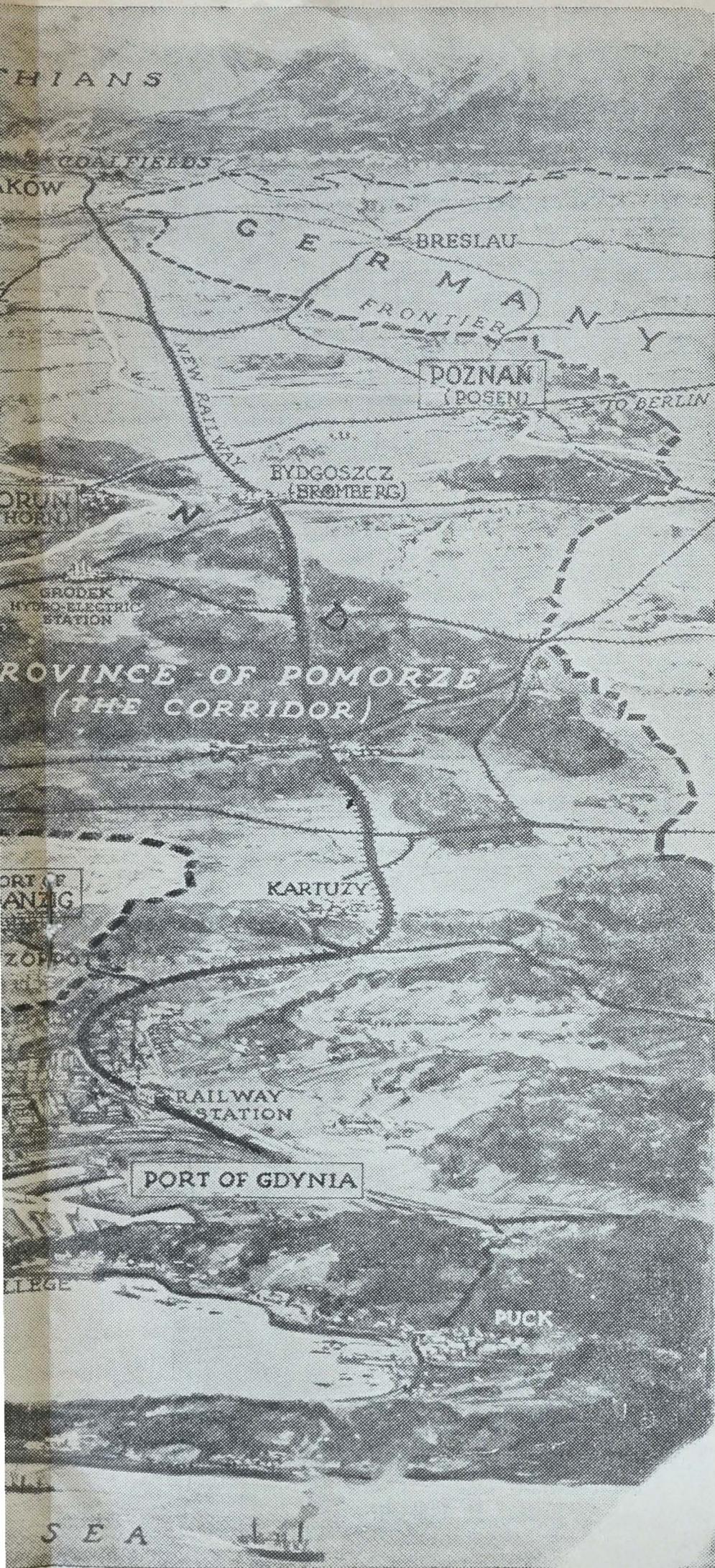
(1) Aujourd'hui Place du Maréchal Pilsudski.



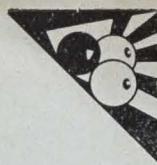


Carte pour apprendre aux
Anglais ce qu'est la Pologne





....Et qui pourra vous
instruire aussi !



Une héroïque institutrice

Comment vos camarades apprenaient leur langue maternelle avant la Grande guerre

Une faible femme, Cecile Sniegocka, incurablement malade, a réussi à couvrir la capitale du « Pays Vistulien »(1) d'un réseau d'écoles clandestines où s'instruisaient deux mille enfants, malgré la vigilance continue des gendarmes russes, toujours lancés sur la piste et prêts à sévir à tout moment.

Pendant douze ans, aussi bien dans les faubourgs que dans les quartiers du centre de Varsovie, aussi bien dans des intérieurs des gens riches que dans ceux des pauvres, retentirent les paroles des institutrices en train de faire un cours de polonais ou d'histoire nationale. Les débuts de ces écoles clandestines remontent à l'année 1894. C'est à cette époque que Cécile Sniegocka entreprend de réunir quelques personnages marquants du monde polonais pour les consulter sur son projet. Ils le taxent à l'unanimité de « folie ». Mais les simples gens de Varsovie se font ses complices.

La première année, le nombre des enfants qui fréquentaient les écoles clandestines fut de 250, l'année suivante, de 500 et enfin ce chiffre monta à 2.000. Les études y étaient poursuivies pendant six ans, et ces écoles clandestines qui manquaient de presque tous les secours nécessaires à l'enseignement, pourvoyaient leurs élèves de connaissances suffisantes pour briller aux écoles secondaires et conquérir des grades universitaires. Les écoles clandestines inspiraient à leurs élèves la conviction que pour un peuple qui de l'héroïsme fait son pain quotidien, l'heure de la libération ne tarderait pas à sonner.

Mais le plus difficile, c'était de procurer à ces écoles clandestines des maîtresses convenables. Cependant, on vint aussi à bout de cette difficulté et bientôt une grande quantité de personnes qualifiées, jeunes ou mûres, se présentèrent. Il y en avait parmi elles qui débutaient ainsi dans leur profession. Comment donc fonctionnaient-elles, ces écoles installées dans de simples appartements particuliers, tantôt dans un beau salon, tantôt dans la chambre étroite d'une pauvre blanchisseuse dont la pièce d'ameublement la plus importante était un cuvier ? Au mur on suspendait un morceau de linoléum qui remplaçait le tableau noir. Sur la table, apparaissait un globe terrestre et quelquefois on y voyait des spécimens des espèces botaniques et zoologiques. Il arrivait aussi que pour l'étude de l'anatomie on se procurât un squelette humain. De leurs sacs plats, confectionnés de sorte qu'on pût les dissimuler sous les manteaux, les enfants tiraient leurs manuels « défendus », leurs cahiers, et la classe de polonais commençait.

Que de fois elle fut interrompue par une entrée brutale des gendarmes, la visite domiciliaire et la dispersion des enfants !

Aussi, pendant que la maîtresse faisait la classe, y avait-il toujours quelqu'un qui faisait le guet. En cas de visite domiciliaire dans une des écoles clandestines,

les enfants faisaient spontanément le tour des autres écoles dont ils connaissaient l'existence pour prévenir les intéressés du danger qui les menaçait. Plus d'une fois, ils firent preuve d'un courage peu ordinaire. C'est ainsi que, par exemple, un gamin de dix ans, cruellement fouetté pendant l'enquête, ne souffla pas un seul mot, refusant d'indiquer l'adresse d'une école clandestine. Un autre petit garçon qui avait une forte fièvre sortit de chez lui, car il avait appris la veille par hasard, que son école était en danger. Dès sept heures du matin, il était déjà à son poste, alertant ses maîtresses et ses camarades, les empêchant de se rendre à leur école. Il paya son courage d'une grave maladie dont il faillit mourir.

Dès l'âge le plus tendre, les enfants s'exerçaient à la vigilance. Dans une rue d'un quartier ouvrier, où se trouvait une école clandestine, un bambin de trois ans, qui avait entendu frapper à la porte et donner l'ordre d'ouvrir, ne prit pas peur et déclara de sa petite voix d'enfant que son papa et sa maman étaient sortis et qu'ils avaient emporté la clé.

Il y avait des cas où les personnes menacées mon-



M^{me} ZAWISKA-KERN, UNE DES HÉROÏQUES POLONAISES
QUI SERVIRENT DANS LA LÉGION DE PILSUDSKI
EN 1914-1915

(1) Nom officiel donné à la partie de la Pologne annexée par les Russes.

traient une présence d'esprit extraordinaire. Une blanchisseuse du quartier voisin de la Vistule voyant que la police cernait l'immeuble fit interrompre la leçon, dit aux enfants de garder le silence et annonça tranquillement au brigadier qui cognait furieusement à sa porte qu'elle avait chez elle une personne malade de la scarlatine.

Qu'elle était affreuse et sombre, cette époque de la servitude où, pour conquérir le trésor de l'instruction, il était nécessaire de s'exercer au mensonge et à la ruse, quelquefois dès la troisième année de sa vie!

Assurément les maîtres et les propriétaires des logements n'étaient pas tous également intrépides. Beaucoup d'entre eux vivaient dans une peur continue, perdaient le courage en face du danger incessant, se démoralisaient, se rendant à ce qu'on appelle la voix de la raison. Et celle-ci mettait en question l'utilité de toute cette entreprise qui ne pourrait se passer de victimes.

Cependant il y avait quelqu'un dont le courage ne faiblissait jamais et qui était présent partout. Il y avait une faible main féminine qui, en cas de besoin, devenait une main de fer et qui tenait tous les fils de cette « grande conspiration » dont le but était d'arracher des milliers d'enfants à l'ignorance et à la misère. C'était la main de Cécile Sniegocka.

Celui qui entra en contact avec cette femme extraordinaire la quittait réconforté, raffermi dans sa foi,

plein de confiance et de courage, persuadé qu'il fallait continuer l'œuvre commencée. Que de personnes venaient la voir dans son modeste appartement ! Il y en avait qui allaient lui déclarer qu'elles ne pourraient plus continuer ce travail qui dépassait leurs forces, les angoissait, les vidait de tout leur courage. Et qu'arrivait-il alors ? La dame de haute taille, si compréhensive, les écoutait, le sourire aux lèvres, posant sur elles son regard plein de bonté. Et puis c'était elle qui se mettait à parler. Tout bas, tranquillement, mais avec quelle fermeté, avec quelle conviction ! Ses paroles se suivaient toutes simples, sans une ombre de grandiloquence ni d'exaltation.

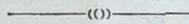
Pour elle, elle avait son sourire, sa force et manifestait souvent une humeur excellente. Et puis quelle crânerie ! Sa sage insouciance lui valait de nombreuses sympathies. A tous les arguments des gens raisonnables, universellement respectés, elle opposait ces mots simples mais sans réplique : « C'est une chose qu'il faut faire absolument ». Et il y avait dans cette simple réponse une force si expressive que les plus grands poltrons reprenaient courage et que ceux qui étaient sur le point de le perdre se sentaient retremés. Ceux-là mêmes qui la combattaient, abandonnaient la lutte, devenaient ses partisans et ses collaborateurs.

Elle fut de ceux qui ont bien mérité de leur patrie.

Janina STRZELECKA.



Les Fêtes de la moisson en Pologne



La moisson a été de tout temps, chez nous, une espèce de solennité campagnarde ; aussi, quelques semaines à l'avance, chacun se préoccupe de son costume et les hommes se montrent ici aussi coquets que les femmes. La chaleur ne permettant pas aux faucheurs-moissonneurs de travailler autrement qu'en chemises et en pantalons, ces derniers sont en étoffe grise ou blanche, mais toujours ces chemises et pantalons sont en toile tissée à la maison. Quant aux femmes, elles mettent des jupes amples aux couleurs bigarrées et sur ces jupes des corsages en toile claire, épousant étroitement le buste et la taille et tombant en un volant court et ample sur la jupe.

Parfois aussi, elles se contentent, au lieu de corsage, de la chemise de toile, serrée au cou par un ruban. Sur les têtes, de petits fichus d'été, très légers, noués sous le menton.

Ainsi, déjà avant les moissons, on prépare les habits et l'on entend auprès des sources et des ruisseaux le bruit sourd des laveuses battant leur linge. C'est que moissonneurs et moissonneuses attachent grande importance à ce que leurs chemises soient blanches comme neige. Pour se distraire et s'entraîner au travail, on chante. Ceux qui ont les plus belles voix chantent les strophes, tandis que les autres reprennent le refrain, et tous les champs retentissent de ces mélodies simples et rustiques.

A la fin de la moisson, on procède à diverses céré-

monies traditionnelles qui varient selon les provinces. Selon l'une d'elles au nom étrange, « habiller la caille », on laisse, dans un lieu bien en vue, une touffe de blé aux épis mûrs. La moisson finie, on partage cette touffe en trois autres, on tresse chacune d'elles, puis on les lie ensemble, tout en haut, là où se trouvent les épis. Cela forme une sorte de voûte sous laquelle on place une pierre couverte d'un morceau de toile et sur cette toile un morceau de pain, un sou et du sel. Tout ceci symbolise une bonne récolte qui assurera une large aisance à l'agriculteur.

Dans d'autres provinces, l'usage est un peu différent : on laisse quelques épis poussés autour d'une pierre et la meilleure moissonneuse, la « première » les coupe en défiant trois fois, dans une chanson, ses compagnons d'accourir avant qu'elle ait fini.

De ces épis coupés on tresse une couronne, piquée de fleurs, et parfois ornée de fruits et de rubans. Cette couronne est présentée au propriétaire du domaine par la « première moissonneuse », c'est-à-dire par celle qui, durant la moisson, a été en tête de la file des moissonneuses. Si la « première » est une femme mariée, elle doit céder sa place à une jeune fille, qui seule pourra ceindre sa tête de la couronne, une femme mariée ne pouvant plus le faire.

Un cortège se forme avec la « première » en tête et l'on se rend au « dworek », à la maison du maître, en chantant les chansons traditionnelles. D'ordinaire,



le châtelain attend ce cortège devant sa maison, ayant auparavant préparé des cadeaux et un repas. Dans certaines provinces, il asperge légèrement d'eau la « première » quand elle entre dans la cour, ce geste rappelant que la pluie est nécessaire.

Tout en chantant, la « première » remet sa couronne au maître qui lui donne un cadeau et suspend ensuite la couronne soit dans le vestibule, soit dans la salle à manger. Celle-ci y restera jusqu'à la moisson prochaine. Puis tout le monde s'assied autour des tables placées dans la cour. Aussitôt après le repas, les danses commencent. Le châtelain invite la « première », la châtelaine ou sa fille danse avec le meilleur des moissonneurs. Les danses se prolongent généralement fort avant dans la nuit.

Pendant les danses, il est d'usage de chanter des chansons de circonstance et d'en improviser aussi pour louer le maître et sa famille, d'autres où l'on se moque des petits défauts de telle ou tel jeune fille ou

jeune homme, tous employés du maître. Mais ce ne sont que des plaisanteries inoffensives.

Le dernier acte de la fête de la moisson se passe le jour de l'Assomption, que les paysans polonais appellent « Notre-Dame des herbes ».

Ce jour-là, la plus pauvre paysanne arrive à l'église avec un gros bouquet où se mêlent les épis aux premiers dahlias, aux herbes odorantes et aux fleurs des champs. Lorsque, avant la messe, le prêtre chante « Miserere mei, Domine », et passe le long de l'église, en bénissant les fidèles, tous les bras se lèvent vers lui avec leurs bouquets et l'église paraît un grand champ de blé fleuri. Le prêtre passe, en jetant sur les fleurs et sur les têtes baissées une pluie de gouttes fines. Les herbes et les blés sont bénis, tout, pour l'année, ira bien dans chaque famille et la récolte se vendra dans de bonnes conditions.

Léon LUBIENSKI,
Sénateur.



Comment Paderewski écouta son concert d'il y a cinquante ans



PADEREWSKI

Une belle reconstitution du concert donné par Paderewski à Varsovie il y a 50 ans, a été organisée par la Radio-Pologne, avec un extraordinaire succès auprès du public qui était venu en foule dans la salle, et aussi auprès des abonnés. Tous les auditeurs se transportaient à tout instant par la pensée à Riond-Bosson, en Suisse, où le Maître entouré de quelques intimes et de quelques invités assistait de loin à « son propre concert ».

On fit bien les choses. Dans l'après-midi déjà furent installés dans le salon du Maître deux excellents appareils récepteurs, branchés sur le poste suisse de Sottens, relié de son côté à la station centrale de Varsovie. A 8 h. moins cinq arriva le ministre de Pologne à Berne,

M. Modzelewski, et quelques instants après la voix du speaker suisse annonçait que le concert allait commencer. Et ce fut avec une émotion poignante que Paderewski écoutait ces sons venus de sa lointaine patrie et lui rappelant son premier grand succès de compositeur et de pianiste. Il écoutait avec attention et la « restitution » fut complète lorsque crépitèrent soudain les applaudissements de ses admirateurs varsoviens qui savaient bien que leurs chaleureux témoignages de vénération s'en iraient à travers l'espace jusqu'à cette calme et belle villa de Riond-Bosson, où le Maître ému les entendrait et les sentirait si sincères.

Adam WIENIAWSKI.





VOS CAMARADES POLONAIS DANS LA COUR DU WAWEL DE CRACOVIE PENDANT LES OBSÈQUES DU MARÉCHAL PILSUDSKI

PARLONS POLONAIS

Parlons encore des vacances, voulez-vous ?

— Czy będziesz tęskniła za szkołą ? (tchen bindjièh tinsknì-oua za chko-ouon) Est-ce que tu te languiras de l'école ?

— Lato jest przyjemne ! (lato ìest pcheuïèmnè) L'été est agréable !

— Można dużo biegać, gonić się, bawić na powietrzu w chowanego... (mojna doujo biègats, gonits chien, bavits na povièjtjou v kovanègo) On peut beaucoup courir, se pourchasser, s'amuser en plein air à colin-maillard...

— I również jeździć na rowerze, wiosłować, jeździć konno (i rounnièj ièdjits na rovèjè, wiosouovats, ièdjits konno) Et aussi aller à bicyclette, en canot, à cheval.

— Ja mam osiołka. Bardzo się lubimy ! (ja mam ochio-ouka. Bardzo chien loubimen). Moi j'ai un âne. Nous nous aimons beaucoup.

— Wakacje spędzam zawsze z moją siostrą z którą bardzo kochamy się (Vakatsiè spindzam zavchè z moïon chiostron z ktowron bardzo kokamen chien) Je passe toujours les vacances avec ma sœur, (avec laquelle) nous nous aimons beaucoup.

(Remarques : lubić, aimer (son âne) kochać, aimer (sa sœur).

Ce qu'il faut lire :

A la *Lisière des Forêts*, de Venceslas SIEROZEWSKI l'admirable roman sibérien, tout imprégné d'humanité et de fraternité, avec d'éblouissantes descriptions du Cercle polaire. (Editions Larousse, 15 fr.)